

Cités rêvées ?

À la question des « cités rêvées ? », les réponses et les préconisations, multiples, contradictoires souvent, peuplent aussi bien les discours, les textes et les constructions des philosophes, des urbanistes et des architectes que ceux des auteurs de science-fiction et de bande dessinée ou des cinéastes. Plus pragmatiques, des voyageurs ont observé ou vécu quelques expériences de « cités rêvées ? ». Je propose ici la retranscription de trois de ces voyages en utopies réelles.

1. Cit'éphémère ?

"La ville est bien en elle-même un ensemble non clos, non totalisable, d'idiomes, de singularités, de styles : accueil de l'autre en soi, lieu ouvert à la venue même de l'avenir, à l'imminence."
Jacques Derrida et Catherine Malabou, "La ville refuge", *La Contre-Allée*, Paris : La Quinzaine littéraire, 1999, p. 110.

La ville, que nous appellerons C., n'avait de nom que celui, changeant, que lui donnait chaque nouvel arrivant. Elle n'avait ni centre, ni périphérie. Elle ne possédait aucun des éléments urbanistiques et monumentaux qui font l'imaginaire spatial d'une ville, et les possédait tous à la fois. Tout y était éphémère, se faisait et se défaisait en quelques jours ou en quelques mois. Les habitants y étaient de passage, car la ville leur ouvrait l'horizon.

Dans la ville de C., on parlait cent langues le matin et deux cents le soir. On y dialoguait dans des langues nouvelles, des langues qui étaient de partout et de nulle part, des langues de signes et de sons aux accents multiples, aux intonations proches et lointaines.

Dans la ville de C., il n'y avait pas d'adresses, mais des lieux où chacun s'installait, rencontrait, échangeait, inventait son quotidien et celui des autres, différents et semblables.

Dans la ville de C., il n'y avait pas de rues, mais des chemins qui pouvaient être bourbeux ou poussiéreux, des chemins qui serpentaient, qui bifurquaient, ne menaient que là où chacun choisissait d'aller et venir.

Dans la ville de C., il y avait mille métiers, mille savoir-faire qui composaient dans la récupération. Chaque habitant, porteur de mille expériences, de mille savoirs ancestraux et nouveaux, y était le héros fatigué et meurtri de voyages au long cours, de voyages avortés et recommencés, d'un moment de silence attentif.

Dans la ville de C., il y avait des ateliers où s'entassaient tous les matériaux, ceux destinés à construire un abri, une maison, un café, une salle de réunion et de spectacle, ceux provenant de la destruction des foyers des habitants qui s'en étaient allés. On y apprenait à monter un mur de bois ou de tôles, à ériger un toit capable de résister au vent et à la pluie, à calfeutrer une porte ou une fenêtre, à décorer un intérieur, à réparer un téléphone ou un réchaud, à recycler. Il y avait une boîte à outils et le plaisir de penser, de concevoir, de fabriquer, quelquefois de rater, une architecture ou un objet, une œuvre d'art ou un jouet.

Dans la ville de C., il y avait des lieux où on se mélangeait et des lieux où on se dissociait, des lieux où on mangeait, on chantait et dansait en commun et des lieux de repos où les murmures de la ville bruissaient en amalgame.

Dans la ville de C., il y avait une bibliothèque dont les livres se lisaient dans tous les sens. Une bibliothèque, où ceux qui savaient lire interprétaient les mots et les images pour un public attentionné prêt à des myriades de questions souvent sans réponse.

Dans la ville de C., les dieux étaient polyglottes et tolérants par nécessité.

Dans la ville de C., il y avait des jardins, avec des légumes, des herbes et des condiments. Des jardins privés et des jardins communs, où chacun semait ses souvenirs, plantait les graines d'arbres d'un autre pays, entretenait des essences d'ici et d'ailleurs qui pérenniseraient son passage. On y apprenait à cultiver, à repiquer, à bouturer.

Dans la ville de C., il y avait des cantines et des restaurants. Des cuisinières et des cuisiniers y créaient des recettes anciennes et des recettes nouvelles à partir d'ingrédients alternatifs.

Dans la ville de C., il y avait la misère et l'espoir, des risques démultipliés et une solidarité quelquefois tumultueuse, il y avait le rêve d'une fin de voyage et l'invention d'une société en actes, d'une urbanité en mouvement.

La ville de C. a disparu, détruite par l'obsession sécuritaire de ses voisins.

2. Cité des plantes ?

[grande éclairc]

« Voici mon eurêka, ma conversion : ce goudron soulevé, ces pierres délitées, ces lézardes visibles [...] »

Pierre Senges, *ruines-de-rome*, Paris : Verticales / Le Seuil, 2002, p. 28.

Le voyageur qui débarque à la gare centrale de M. doit oublier l'emploi du temps serré qu'il s'était fixé. Longeant les quais, bordés de sagine, et dont le moindre interstice accueille les tiges frêles de clématite, de houblon, de renouée ou de bryone qui s'enroulent sur les piliers de fonte, se pelotent sur les volutes des consoles, il fait un pas de côté pour éviter une vergerette, un pâturin, une capselle ; il avance, hésitant, dans les allées tortueuses du jardin sous impluvium qui occupe la plus grande partie de la salle-des-pas-perdus, fâché d'ignorer le nom d'espèces qui lui sont communes, agacé de l'envol de nuées d'insectes tout aussi familièrement inconnus.

Sous l'indication « Office de tourisme », il cherche vainement un guichet, un employé ou, à défaut, un présentoir de ces dépliants colorés qui en font la spécificité. Il se cogne aux rayons d'une bibliothèque en libre accès ; il se contraint à louvoyer dans une confusion de fauteuils, de transats, de chaises et de tables occupés par une foule tranquille de personnes. Certains lisent, d'autres sont attablés, une tasse ou un verre posés devant eux, ils discutent ; ils rêvent, les yeux ouverts sur le lointain. Il se dégage de l'ensemble une sérénité bruisante, une attente paisible qui ne sont pas sans inquiéter le voyageur pressé de rejoindre son hôtel. Contrarié, gagné par une certaine anxiété à propos de l'emploi du temps qu'il s'était fixé, il s'adresse à l'une des personnes qui lui semble la moins absorbée par la lecture ou l'ailleurs.

La réponse est polie, aimable : non, il n'y a pas de guichet ; non, il n'existe pas de plan de la ville, ni de plan des transports urbains, mais n'importe laquelle des personnes présentes peut lui indiquer son chemin, l'accompagner là où il a prévu de se rendre. L'interlocuteur l'invite à s'asseoir, à prendre le temps d'un jus ou d'une infusion de ces plantes sauvages qui font la réputation de la ville et se propose de lui en conter l'histoire et l'usage. Le voyageur qui refuse a peu de chances d'arriver serein à destination, tant la ville, accommodée par la végétation, lui apparaît dédaléenne et dépourvue de repères fiables.

Le voyageur tord la tête, de droite et de gauche. Des regards disponibles se tournent vers lui. Alors, l'habitant, rejoint par l'un ou l'autre de ceux qui l'instant d'avant semblaient tout à leurs pensées, commence un récit polyphonique qui sera bien sûr recomposé par l'hôtelier ou toute autre personne croisée dans la rue. Une phrase revient, répétée à l'unisson, l'important n'est pas ce que la ville renferme, mais les possibilités infinies - ou presque - qu'elle offre dans sa traversée et sa pratique.

Autrefois, dans un temps aboli, dont les interlocuteurs ne peuvent ou ne veulent situer le basculement, la ville était structurée par la minéralité. Elle avait été construite sur un marais asséché et nivelé de façon à ce qu'aucun point ne soit plus élevé qu'un autre, par la volonté d'un prince éclairé et sur les conseils de quelque philosophe visionnaire - sur ce point, les versions varient -, selon un plan orthogonal, inspiré de l'urbanisme rationnel et de l'esthétique fonctionnelle des utopies urbaines les plus abouties. Autour de la place centrale en forme de cercle se déployaient vers le nord, l'est et l'ouest, des axes perpendiculaires charpentant, à intervalles réguliers, un quadrillage de rues qui délimitaient les quartiers. Au sud, trois axes s'écartaient selon un angle de quarante-cinq degrés. Sur la circonférence, se regroupaient les bâtiments destinés à la régulation politique, économique, sociale et culturelle, et à la formation des élites. À l'échelle du quartier, le schéma était reproduit à l'identique, chaque îlot d'habitation disposant ainsi, à distance raisonnable, de tous les services déconcentrés nécessaires au travail, à la consommation, au loisir et à la formation des populations.

À ce moment du récit, le ou les narrateurs font une pause, pour s'assurer de n'avoir pas égaré le voyageur impatient et lui proposer, selon son degré de tension, un jus mélangé de pissenlit-concombre-ortie, une tisane de trèfle rouge, ou de le conduire à destination.

Les premiers pas sont laborieux et requièrent toute l'attention du voyageur. Sur la place des peupliers noirs - toutes les avenues, places et rues ont été débaptisées et portent désormais des noms de plantes -, à usage jadis de parking, les racines ont modelé le bitume ancien en un lacis de vagues et de craquelures dessinant, à l'échelle miniature, la carte d'un paysage préalpin avec ses vallées et ses monts, ses pelouses et ses forêts de mauve, de galinsoga, de crépis, de séneçon et de laiteron. Aux abords de la fontaine, l'épilobe et l'eupatoire font le siège des statues des dieux-fluves, lassés de lutter contre le cresson, les cladaphores et les spirogyres.

L'habitant, devenu guide d'une jungle urbaine, ne manque alors jamais de distraire le voyageur, préoccupé par chacun de ses pas, avec un bonbon de coquelicot, de cynorhodon ou de violette, tout en lui exposant, par le menu, quelques recettes de cannelloni à l'épiaire, de tarte de chénopode, de spaghetti au pissenlit et à l'ail-des-ours, de sablés à la reine-des-prés ; il dévie son regard en lui désignant une écaille chinée, une zygène ou un sphinx.

Souvent, le tourment gagne l'esprit du visiteur lorsque son guide aborde les rues transversales. Un érable ou une épine-noire, squattant une ancienne plate-bande, où quelques roses s'étirent au-dessus des pieds-de-poule et des arroches, engagent un détour. À quelques pas, une rue, a priori avenante s'avère coupée par une haie dense de sureau noir et de cornouiller. Il leur faut se faufiler au milieu des aubépines et des ronces, s'écarter pour éviter la chute des fruits de phytolaque, les pommes épineuses ou l'odeur d'une colonie de datura stramoine, les crochets du gaillet et de la bardane, que son guide ne manque pas de nommer, d'en décrire les caractères distinctifs, les propriétés et les usages.

Dans le labyrinthe végétal, confondant l'aulne glutineux et le bouleau verruqueux, l'euphorbe et la matricaire, le voyageur perd ses repères, surpris et rassuré d'atteindre rapidement et sans encombre son hôtel.

Après une bière d'ortie et un court repos, il décide de dîner à l'hôtel. Le chef lui suggère en entrée des beignets de consoude, des farcis de bourrache ou un velouté de mouton, suivie d'une omelette de silène et plantain, ou, selon la saison, d'une fricassée de cèpes, de mousserons, de girolles ou de trompettes de la mort, une salade de laitue sauvage ; et, comme dessert, une charlotte à l'aspérule ou un sorbet à la pimprenelle. Le tout accompagné d'un vin de berce ou d'une frénette.

Avide de poursuivre l'histoire de la ville avec le voyageur, l'hôtelier lui offre une liqueur de mélèze, d'angélique ou de tanaïs.

La conversion, dont, pas plus que les interlocuteurs précédents, il ne précise la date, ni les conditions ou l'origine - avait-elle été portée ou initiée par une révolution politique, un mouvement social, une eschatologie religieuse ou écologique, personne ne semble vouloir en parler ? - avait engendré l'hétérogénéité. Ce n'était plus la ville qui mettait en scène une nature régulée et contrainte, mais la nature qui dessinait la ville, de la microfissure au détournement des rues et des places. Le voyageur devine que la conversion n'avait pas été immédiate et, que, pendant des décennies, le conseil municipal, les experts consultés ou autoproclamés, les citoyens, jusqu'aux enfants dans les écoles, s'étaient affrontés sur les bienfaits et les dangers des plantes dites invasives, l'ailante glanduleux, la berce du Caucase, le buddleia, le séneçon du Cap, la jussie rampante, l'érigéron du Canada et autres renouées ; que, dans les réseaux sociaux, chacun, faux ou vrai militant, apostrophait le monde dans un catastrophisme guerrier de laisser-faire ou d'intervention, d'accueil ou de rejet, plus ou moins accroché aux débats et aux invectives sur les populations immigrées et réfugiées.

Entre mobilisation immédiate et attentisme, comment les habitants et les dirigeants s'étaient-ils convertis à l'idée que la distinction entre nature, que celle-ci soit autochtone ou importée, et artifice était absurde ? Comment avaient-ils accepté la culture comme une mixité ? Comment et pourquoi les habitants avaient-ils substitué l'indiscipline à l'attitude blasée qui nivelle les trajets, rend vains les détours, anesthésie la mobilité, escamote les rêves et les utopies ? Quelle rébellion ou insoumission avait donné à la végétation - et subséquemment à la faune - le pouvoir, mythique et réel, de défaire l'environnement et de déranger le quotidien ?

À demi-mots, le voyageur comprend que la conversion ne s'était pas faite sans difficultés, sans violences même. Il avait fallu évaluer le délitement d'un mur creusé par les racines d'une pariétaire, déchaussé par celles d'un pourpier, d'un sureau, domestiquer la géométrie des places découpées par les saxifrages et les orpins, suivre la déformation de la chaussée par les racines d'un ailante, d'un peuplier noir ou d'un paulownia tomenteux, accepter le jeu de la diversité inégale des plantain, onagre et séneçon au milieu des pelouses et des parterres fleuris. Peut-être avait-il fallu aussi, avec tous les conflits que cela pouvait engendrer, mettre au programme des écoles des cours d'identification des graines et des plantules, d'initiation au bouturage et au marcottage, réservant la pratique, plus risquée, de la greffe aux dernières années de lycée et à l'université en lien avec les cours de philosophie et d'écologie économique ; former les jardiniers municipaux et les agents d'entretien à l'anticipation de l'équilibre entre le bâti et le végétal ; soutenir les associations qui prônaient l'échange et la dispersion des graines, initiaient à la collecte et à l'entretien des simples, à la cuisine des sauvages.

Dans quelles conditions et sous quelles pressions le désordre organique avait-il vaincu le rationalisme minéral ? avait-il contraint à limiter la circulation automobile à quelques grands axes pénétrants, à penser l'incertain et imposer un réseau de transports publics variable ? Comment la production, le commerce et l'emploi avaient-ils absorbé les fermetures de sites rendus silencieux par la végétation, organisé leur réaffectation et leur réutilisation ? Comment s'étaient-ils adaptés à la flexibilité temporelle, avaient-ils épongé la reconversion et la baisse généralisée du temps de travail ?

Lourd de toutes ces questions sans réponse, le voyageur envisage une promenade d'après-dîner. À l'extérieur, la nuit est noire, aucune enseigne, aucun éclairage public, mais le voyageur soucieux de l'inégalité du terrain et de l'apparition possible derrière chaque bosquet d'un monstre moyenâgeux à tête d'insecte reste insensible au spectacle inhabituel du ciel étoilé.

3. Cité des étoiles ?

« Stars - all the Stars - we didn't know at all. We didn't know anything. »

Isaac Asimov, « Nightfall », *Astounding Science-Fiction*, 1941.

La ville de N. est une ville moyenne sans attrait particulier, un centre ancien à l'architecture disparate plus ou moins marqué par l'urbanisme moderniste des années soixante-dix, une ceinture alternée de grands ensembles et de pavillons, ponctuée d'un parc nautique et d'un parc des expositions près d'une rivière. Mais N. est une ville obscure.

Aucune publicité bariolée ne trame la nuit. Les vitrines s'estompent, indistinctes, aux heures noires. Les volets ne laissent que rarement filtrer de faibles rais de lumière. Seules quelques rues étroites, à l'ombre ouatée, ont conservé de rares lampadaires qui, pour quelques secondes, déclenchent à l'approche des piétons un cerne confus et chétif. Sur les avenues et la Grand-Place, sur les boulevards qui ceignent la ville, des bornes et des bandes de guidage au sol phosphorescentes émettent une trace verdâtre qui s'épuise au fil des heures.

Le horsain s'y aventure d'une démarche mal assurée, trébuche dès qu'il presse le pas et n'a que le loisir de se calquer au rythme lent des habitants qui, tous les soirs, déambulent, la tête levée, le regard en sidération. Dans le bruissement des murmures qui parcourent la ville, il engendre des monstres à la carapace médiévale qu'il réveille à chaque porte cochère ; il surprend des assassins aux aguets dans l'épaisseur du mobilier urbain ; il dérange des créatures inquiétantes accouplées aux arbres ; il s'essouffle à se perdre dans le labyrinthe des ténèbres. Peu rassuré par la foule dense des rues et des places, il lui prêle des appétits cachés de lémures. Il se tient à distance des pelouses des parcs, discernant dans le ton des conversations, dans l'afflux, trop rapide, des paroles autour de quelque nouvelle découverte stellaire, la violence montante d'une querelle entre ceux qui, en grappes, s'allongent en contemplation feinte et les vagabonds qui y ont élu un domicile précaire pour dormir. Dans les tramways, seuls habilités à circuler depuis l'interdiction de la circulation automobile après la fin du jour, les chuchotements des voyageurs lui deviennent admonitions, les rires menaces. Il fantasme la dérive d'anciens cultes nocturnes destinés à contenir la société ou à en exorciser les doléances.

Empressé de retrouver la sécurité chaude d'une lampe à incandescence, il se hâte avec hésitation. Se rassurant d'une pensée moqueuse sur les bénéfiques des rythmes circadiens, il bifurque et s'éloigne du calme contemplatif, se décale des chuchotements passionnés des terrasses bondées des cafés les soirs d'été, se détourne des flâneries placides de la multitude lorsque les ombres s'étirent sous la pleine lune.

Jean-Marie Baldner, *Cités rêvées ?* - Octobre 2019